

Barreau de chaise 5 (mémoires)

Jacques Leduc

Numéro 110, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25158ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leduc, J. (2002). Barreau de chaise 5 (mémoires). *24 images*, (110), 50–50.

BARREAU DE CHAISE 5 (MÉMOIRES)

PAR JACQUES LEDUC

J'ai toujours eu énormément de réticence à «voler» des images. C'est viscéral. J'en suis presque incapable. (Mais je dis «presque»...) Filmer les gens, c'est établir un rapport de confiance et voler des images c'est trahir ce rapport.

Un jour, il y a si longtemps de ça..., de passage dans un appartement de l'Est de Montréal, en recherche, j'ai photographié, à l'insu de la femme qui me recevait, son frigidaire cadenas. «Tu comprends, me dit-elle, quand je reçois mon allocation du BS, je fais les courses pour le mois... Avec mes deux ados, sans cadenas, il ne resterait rien à manger au bout de quinze jours.» «Est-ce que je peux le photographier?» que je demande hypocritement. «Je préfère pas, non vraiment, je préfère pas.» (Et par un singulier retour des choses, mon appareil déraillait ce jour-là et les photos étaient inutilisables). Mais l'image était faite — et mon malaise aussi. Son refus m'a beaucoup fait réfléchir, notamment à mes responsabilités de cinéaste.

Mais c'est toujours comme ça quand on va filmer chez le monde! Chez l'autre monde: celui des moins nantis, celui des exilés, celui des marginaux. On dit que le cinéma est un art du temps par opposition à un art de l'espace. Sans doute. Et les théoriciens peuvent s'en régaler. Mais il n'est jamais tant un art du temps que lorsqu'on quitte des gens qu'on vient de filmer, auxquels on s'est attaché, dont on a acquis la confiance et dont on a partagé la vie...



«Un jour je quitterai ces lieux, ces gens, ces affections consenties pour une durée limitée...» Photo prise par Jacques Leduc pendant le tournage de *Beyrouth! «À défaut d'être mort»* de Tahani Rached.

... Nous venons de passer trois semaines parmi eux, en banlieue sud de Beyrouth, personnes déplacées par la guerre civile, réfugiés de l'intérieur, Libanais, Palestiniens, Kurdes et autres, trois semaines à partager et à filmer leur vie, à dormir sur un vieux matelas mousse dans un local récupéré, à manger avec eux, à se nourrir de leur point de vue et comme eux, attendre...¹

La chambre d'hôtel fournissait un autre point de vue. Celui du confort et de la sécurité, même toute relative. Nous nous y réfugiions, ponctuellement, pour prendre une douche, passer une nuit loin de l'odeur des urinoirs et entreposer le matériel tourné. On en profitait aussi pour manger un peu plus cérémonieusement dans un des quelques restaurants encore ouverts. Bref, on y échappait à la fatalité. Mais c'est toujours comme ça.

En général, la chambre d'hôtel n'est pas qu'une oasis. Elle nous rappelle qu'il y a un terme au séjour et que notre incursion n'est que ça, une incursion, et forcée-

ment passagère. Elle nous rappelle, cette chambre, et ce lobby, et ce bar, qu'un jour je quitterai ces lieux, ces gens, ces affections consenties pour une durée limitée et, au premier tournant de la route, ils disparaîtront de ma vue et parfois de ma mémoire.

Je suis assis sur la banquette arrière, et la voiture s'éloigne du camp. Je me retourne pour faire un geste d'adieu à ce groupe de femmes et d'hommes qui sont venus saluer notre départ ou nous regarder partir. Toute ma vie pourrait défiler devant moi à ce moment-là, puisque très vraisemblablement c'est la dernière fois que je les vois. Non, ce n'est pas un au revoir, ce petit adieu est tout ce qu'il y a de plus définitif. Puis, du groupe, une jeune femme se détache, comme si elle allait courir derrière nous. Elle agite le bras, la main, nos regards se croisent peut-être malgré la réflexion du soleil sur la lunette de l'auto et les cahots de la route, puis la voiture prend le virage et la jeune femme disparaît pour toujours, elle et les siens. Je n'oublierai jamais cet instant. Regard ultime

échangé avec une jeune femme, une adolescente, que j'avais eu l'occasion de remarquer à plusieurs reprises, et qui m'avait touché par sa beauté, son sourire et la façon si droite qu'elle avait de se tenir et de marcher, comme si les conditions de sa vie n'avaient aucunement atteint sa force intérieure, sa résistance. Elle, dont j'ai oublié le nom si je l'ai jamais su, je la voyais jouer avec les autres ou s'occuper des plus jeunes ou faire la lessive ou aider ses parents à préparer le pain pita. Et son rire qui toujours m'allait directement au cœur et dont j'entends encore le timbre aujourd'hui. Elle, je ne l'ai pas très bien connue; les autres, ses parents et les adultes dans le camp, un peu mieux — malgré l'obstacle de la langue. Mais c'est d'elle que je me souviens et c'est vers elle que mon émotion se retourne quand vingt ans plus tard je peine à écrire ces lignes. ■

1. *Beyrouth! «À défaut d'être mort»* de Tahani Rached, 1983, 57 minutes.